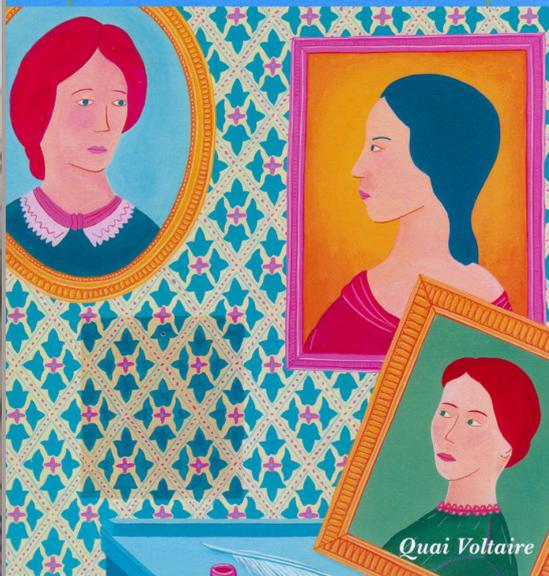


FloriLettres

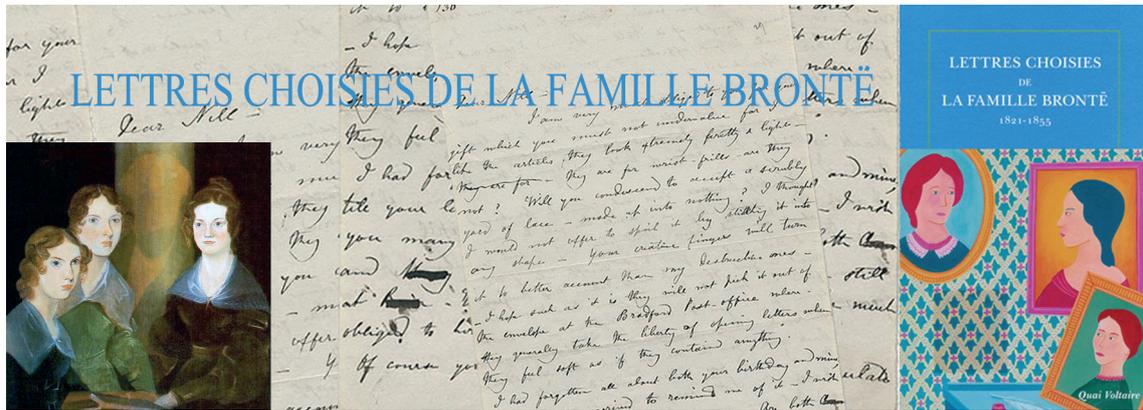
Revue littéraire de la Fondation La Poste

LETTRES CHOISIES
DE
LA FAMILLE BRONTË
1821-1855



Sommaire

- 02. Édito - La famille Brontë
- 03. Entretien avec Constance Lacroix
- 08. Lettres choisies - Famille Brontë
- 10. Portrait - Charlotte Brontë
- 12. Nathalie Sarraute, Lettres d'Amérique
- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda été 2017



Édito

La famille Brontë

Lettres 1821-1855

Nathalie Jungerman

La belle collection « Quai Voltaire » des éditions de la Table Ronde offre l'occasion de lire un peu plus de trois cents lettres écrites par la famille Brontë. Publiées pour la première fois en français grâce à Constance Lacroix, elles couvrent une longue période, du 27 novembre 1821 – peu après la mort de l'épouse du révérend Patrick Brontë et mère de ses six enfants – au 31 mars 1855, date à laquelle meurt Charlotte Brontë, la voix prédominante de cette correspondance. Constance Lacroix qui les a choisies parmi les mille lettres réunies dans l'édition anglaise de Margaret Smith*, en a fait une traduction annotée remarquable. Cet ensemble se révèle passionnant qui privilégie une « dimension intimiste » et constitue une sorte de roman autobiographique. Il permet de suivre la vie quotidienne de cette famille hors norme, d'assister à leur collaboration littéraire, d'entrevoir la personnalité de chacun, de favoriser une lecture éclairée de leurs œuvres...

Charlotte Brontë devient l'aînée de la fratrie après la mort en 1825 de Maria et Elizabeth (âgées respectivement de 11 et 10 ans). Elle a un frère, Branwell, dont on découvre quelques lettres qui le montrent vulnérable, et deux sœurs, Emily et Anne qui publieront en décembre 1847 sous les pseudonymes masculins d'Ellis Bell et Acton Bell, *Les Hauts de Hurlevent* (Emily) et *Agnès Grey* (Anne). Charlotte opte pour Currer Bell. *Jane Eyre* paraît en octobre de la même année. Puis, suivront *Shirley* (1849), *Villette* (1853) et *Le Professeur*, son premier roman, publié à titre posthume en 1857, que les éditeurs avaient refusé dix ans plus tôt. Un second livre d'Anne Brontë voit le jour en 1848, *La Recluse de Wildfell Hall*. « C'est du travail que doit venir la guérison, et non de la compassion – le travail seul triomphe des chagrins les plus tenaces » écrit Charlotte à son ami l'éditeur W. S. Williams en 1849 alors qu'elle vient de perdre en moins d'un an, son frère et ses deux sœurs. Avec sa confidente Ellen Nussey, W. S. Williams est l'un de ses principaux correspondants... « Anne, depuis l'enfance, semblait se préparer à mourir avant l'heure – Emily paraissait animée d'une force qui pouvait la porter bien avant dans sa maturité – Et voici qu'elles s'en sont allées toutes deux – Et ce pauvre Branwell aussi – et Papa n'a plus que moi – la plus faible – la plus chétive – la moins prometteuse de ses six enfants. La consommation a emporté les cinq autres » écrit-elle encore à son ami. Les lettres sont empreintes d'humilité, de pudeur, parfois d'une grande mélancolie, d'un esprit critique, franc et même d'un humour caustique.

Irène Jacob et Danièle Lebrun ont lu les *Lettres choisies de la famille Brontë* le 23 juin à Toulouse, au Marathon des Mots (chapelle des Carmélites).

L'édition des *Lettres* et le festival sont soutenus par la Fondation La Poste.

**The Letters of Charlotte Brontë*, 3 vol., 2004.

Entretien avec Constance Lacroix

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Les Éditions de la Table ronde (coll. Quai Voltaire) ont publié le mois dernier, un volume intitulé, *Lettres choisies de la famille Brontë*, qui comprend plus de trois cents lettres que vous avez traduites et annotées. Selon quels critères avez-vous effectué cette sélection ?

Constance Lacroix Il faut souligner tout d'abord que le choix a souvent tenu de l'écartèlement. Il ne subsiste qu'une part sans doute assez restreinte de cette correspondance, mais les lettres sont encore très nombreuses et d'une grande tenue, tant pour le fond que pour la forme. Notre édition a une dimension assez intimiste, qui respecte au demeurant l'esprit de la correspondance intégrale, où les lettres à des proches l'emportent de très loin et où les interlocuteurs « professionnels » se muent très vite, le plus souvent, en amis et confidents. Nous avons écarté le détail des démarchages et des premières tractations éditoriales, ainsi que des lettres de pure politesse et avons privilégié les temps forts des échanges des Brontë avec les éditeurs et avec les figures éminentes de leur temps qui les ont le plus marqués. Nous avons été guidés également par le souci d'éviter les échos : puisque l'on communique uniquement par lettre à cette époque et que Charlotte ou Branwell n'ont pas un correspondant unique, mais un cercle attiré, un même événement, surtout s'il est grave – est susceptible de faire l'objet de plusieurs récits différents car adaptés à leurs divers destinataires, et cependant parallèles. Il fallait donc choisir la version, parfois les versions les plus riches et les plus significatives. Les déplacements géographiques ont été un autre critère : j'avais à cœur de rendre la relative mobilité de Charlotte, car ses voyages nourrissent ses œuvres, et car on tend à étendre abusivement à

toute la fratrie la réclusion qui caractérise Emily, en sous-estimant leur ouverture sur le monde.

Avez-vous rencontré des difficultés quant à la traduction ? Quelle a été votre démarche pour restituer le ton et le style des correspondants ?

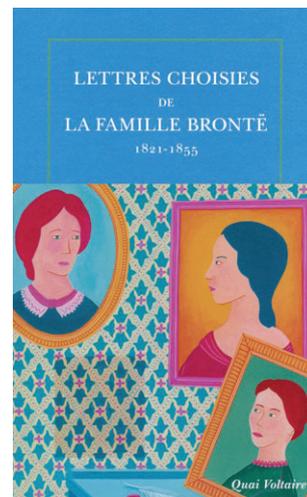
C.L. Sur le plan purement linguistique, non : il pouvait y avoir çà et là des expressions empruntées aux dialectes ou socialectes du temps, ou bien des ambiguïtés, volontaires, mais rien qui soit réellement désarçonnant. Nous avons de plus la chance rare de disposer de spécimen du Français des Brontë : des lettres, dont nous avons inclus quelques exemples, mais aussi des essais rédigés en pension à Bruxelles et des dialogues, voire des textes entiers dans les romans de Charlotte (notamment *Shirley* et *Villette*). C'est un matériau précieux, dont il est bon de s'imprégner pour tenter de recréer des rythmes, un lexique, une syntaxe appropriés. Cela permet de résoudre des questions aussi simples que le choix du pronom (vouvoisement pour les amis, plutôt que deuxième personne du singulier). L'un des défis de cette traduction tenait à la pluralité des voix, ainsi qu'aux variations des registres : chacun des membres de la famille a un style bien à lui. Autant celui d'Emily est énergique et laconique, autant celui de Branwell est luxuriant, voire si alambiqué par moments que l'on doit simplifier ses structures pour préserver une certaine intelligibilité, mais ce sans sacrifier sa préciosité ! Par ailleurs, les sœurs Brontë ne s'adressent pas pareillement à leurs intimes, à leur ancienne directrice de pension ou à leurs éditeurs. Le ton est plus ou moins libre : il faut rendre cette diversité, sans verser ni dans le relâché ni dans le compassé, et sans nuire à l'unité de l'ensemble.

Un autre point qui demandait quelque réflexion était celui de la ponctuation.



Constance Lacroix
© Photo DR.

Constance Lacroix est Docteur en langues et littératures anglaises et anglo-saxonnes de l'Université de Valenciennes. Elle est l'éditeur scientifique de *Margaret Cavendish, Relation véridique : De ma naissance, de mon éducation et de ma vie*. (Éditions Rue d'Ulm, 21 mai 2014). Elle a traduit de l'anglais et annoté les *Lettres choisies de la famille Brontë 1821-1855* (Éditions de la Table Ronde, coll. Quai Voltaire, 2017)



Lettres choisies de la famille Brontë 1821-1855
Traduit de l'anglais et annoté par Constance Lacroix
Éditions de la Table Ronde,
Collection Quai Voltaire, 2017

Ouvrage publié avec le soutien de



Il n'est pas rare, au XIXe et jusqu'à la mi-XXe, que les auteurs manient très libéralement le tiret dans leurs écrits privés au détriment d'une ponctuation plus orthodoxe, mais Charlotte se distingue, lorsqu'elle ne se surveille pas, par un usage particulièrement insistant et anarchique. Le déchiffrement d'un long paragraphe semé uniquement de tirets, sans majuscules ni point pouvait se muer en un exercice pénible pour le lecteur : il fallait donc trouver un équilibre entre idiosyncrasie et lisibilité. Toutefois, une ponctuation plus ou moins désordonnée pouvait aussi avoir, dans certaines circonstances, une dimension expressive (trahir, par exemple, une émotion violente) qu'il ne fallait pas ignorer.

La plus grande difficulté de cette entreprise, dans les faits, était d'ordre psychologique ou nerveux. Pendant près d'un an, Charlotte nous fait vivre semaine après semaine, avec une impuissance et une sobriété poignantes, le déclin de trois êtres, jeunes, attachants et doués. Quand on traduit, on développe un rapport très étroit avec l'auteur dont on s'efforce de retrouver et prolonger la voix. Dès lors, ce long épisode, où l'on mesure toute la fragilité de la vie humaine, ne pouvait que mettre à rude épreuve. Ce n'est pas sans bénéfice : le regard que l'on porte ensuite sur le monde en est renouvelé.

**Charlotte Brontë écrit régulièrement à ses éditeurs londoniens, et surtout à son amie Ellen Nussey. La majorité des lettres sont de sa main. Est-ce parce que Ellen a pris le soin de conserver les lettres qu'elle avait reçues ? Ou parce que Charlotte a vécu un peu plus longtemps que son frère et ses sœurs ou encore parce qu'elle était de toute façon une plus grande épi-
tolière ?**

C.L. Branwell était de loin le plus extraverti de la fratrie, ce qui apparaît clairement dans le ton de ses lettres, mais Charlotte, quoique très timide, était la plus sociable et la plus loquace des trois sœurs. Elle sut très tôt nouer des amitiés étroites, notamment avec deux camarades de pension. Sa carrière plus mouvementée, ainsi que sa longévité (toute relative), lui permirent de croiser plus

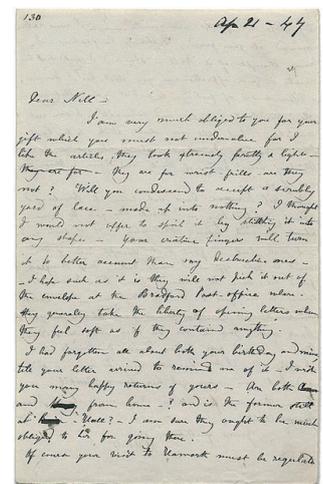
d'interlocuteurs et de tisser plus de liens. En outre, sa solitude l'incitait à écrire souvent et beaucoup à ses amis, à une époque où l'on recourait infiniment plus à l'épistolaire que de nos jours. Enfin, ses destinataires et leurs descendants ont eu tendance à traiter ses lettres comme des reliques. Il faut nuancer cependant : si Ellen, la correspondante la plus intime et la plus fréquente, les a conservées contre la volonté d'Arthur Nicholls, le mari de Charlotte, Mary Taylor, qui formait avec Charlotte et Ellen un trio inséparable, les a toutes détruites à l'exception d'une seule. Or Mary, une pionnière du féminisme, était justement la grande interlocutrice de Charlotte pour toutes les questions littéraires et intellectuelles avant 1848. Nous avons inclus la seule lettre, par bonheur exceptionnellement longue, que Mary ait gardée, car elle relate un moment crucial de la carrière des Brontë.

Il reste une vingtaine de lettres ou de copies de lettres de Branwell ; nous en présentons un échantillon plus conséquent que l'édition anglaise, qui est avant tout consacrée à Charlotte. Il en a certainement écrit beaucoup plus, ne serait-ce qu'à Lydia Robinson, la femme qui a précipité sa chute, mais celles-ci ont disparu. Quant à toutes celles qu'il adressa à Charlotte entre 1831 et 1846, nulle n'a été retrouvée, pas plus que les lettres d'Anne et Emily à Charlotte durant leurs séparations (alors que nous avons des lettres de Charlotte à ses sœurs). Sans doute ont-elles été détruites, soit par Charlotte, soit par son époux Arthur Nicholls ; à moins que certaines n'aient été distribuées à des tiers en guise de souvenirs.

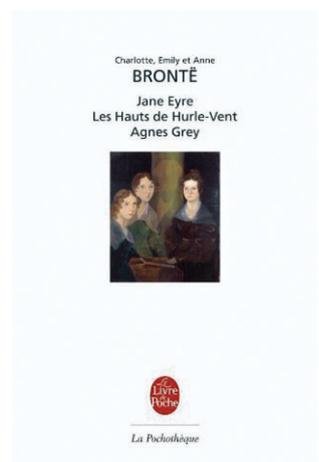
Nous avons tenu à inclure, pour cette raison, tous les billets d'Emily, ainsi que toutes les lettres d'Anne qui nous sont parvenues. Leur rareté témoigne de la semi-obscure dont leur auteur a longtemps pâti, éclipsée par ses sœurs : Anne est celle qui a vécu le plus longtemps loin de sa famille, sans autre lien avec les siens que le courrier et, une fois rentrée à Haworth, elle a accompagné ses anciennes élèves de ses conseils : rien ne subsiste. Or, elle se révèle une épistolière talentueuse, dans les échantillons enjoués, puis poignants que nous avons ici, parmi lesquels



Charlotte Brontë (1816-1855)



Lettre de Charlotte Brontë adressée à son amie Ellen Nussey, datée du 21 avril 1844.

Charlotte, Emily et Anne Brontë
Jane Eyre
Les Hauts de Hurle-vent
Agnès Grey
Éditions Le Livre de Poche, 1997.

figurent deux textes essentiels, véritables testaments moral et spirituel. Il faut noter, en guise de conclusion, que l'on retrouve régulièrement de nouvelles lettres des Brontë et il est permis d'espérer encore des découvertes au fil des années.

Emily dit en s'adressant à Ellen Nussey (lettre 50) qu'écrire une lettre « digne de ce nom » est pour elle un exploit...

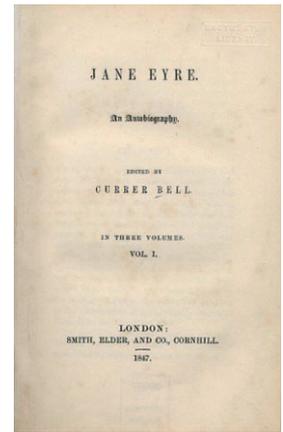
C.L. C'est exact ... et c'est un peu exagéré. Emily a écrit aux siens durant les six mois où elle a enseigné dans un pensionnat d'Halifax, en 1838-1839 ; elle a correspondu avec ses frère et sœurs lorsqu'ils étaient loin de chez eux, et a sans doute écrit aussi quand elle-même séjournait en Belgique, même s'il ne reste que les réponses de Charlotte. Très secrète, elle n'avait pas d'amie intime et entretenait avec Ellen, une des rares personnes qu'elle ait admis auprès d'elle, des relations moins étroites que ses sœurs. La boutade, car c'en est une malgré tout, tient cependant à la fois de son naturel réservé, ainsi que de son mode de vie très routinier. Emily conciliait à la fois une charge de travail domestique non négligeable et un programme de lecture-écriture non moins conséquent et très confidentiel. Cela ne fournissait guère de « petits riens » pour nourrir ses lettres, où elle se gardait bien d'évoquer ses activités littéraires. Anne confesse à Ellen la même disette de faits dignes d'être narrés mais le fait avec enjouement et virtuosité. Emily, elle, va droit au fait : on voit bien leur complémentarité, l'une adoucissant les aspérités de l'autre.

L'abondante correspondance de Charlotte, les lettres plus rares de ses sœurs, de son frère et de son père permettent d'entrevoir la personnalité de chacun... Elles sont aussi un enrichissement pour l'histoire littéraire... Plus précisément, qu'apporte selon vous la publication de ces lettres ?

C.L. L'un des grands intérêts de cette correspondance est qu'elle ébranle

l'image mélodramatique et beaucoup trop simpliste qui a longtemps été plaquée sur les Brontë : une enfance à la Dickens, puis une certaine tendance à les voir comme des génies tragiques et coupés du monde, presque emmurés vifs, quitte à oublier les différences majeures de leurs personnalités. Cet héritage des premières hagiographies réalisées entre la fin des années 1850 et les années 1920-1930, a son intérêt, en ce qu'il contribue à la popularité des Brontë ; toutefois, il les trahit aussi en affadissant le pathos de leurs destinées et la profonde vitalité qui les anime aussi bien dans la gaieté que dans le stoïcisme. L'image d'Épinal ne rend pas compte non plus de leur univers réel, de leur éducation, de leurs réseaux et elle calomnie le pasteur Brontë. Leurs vies sont faites d'ombre et de lumière ; il y a la fatale expérience de l'école de Cowan Bridge, quand Charlotte a cinq ans, mais il y a aussi un foyer atypique, où règne une atmosphère beaucoup plus libre, stimulante et chaleureuse qu'on ne l'imagine.

Cette publication rend donc accessible à tous, simples lecteurs comme chercheurs, une vision beaucoup plus riche et plus complexe des Brontë et de leur monde, et ce, avec une immédiateté et une force de conviction que n'ont pas forcément les meilleures monographies actuelles. Ces dernières souffrent toujours, aux yeux du lecteur, de leur caractère d'interprétations subjectives, qui amoindrit leur force de persuasion. Ici, le lecteur appréhende, de ses propres yeux, à travers un témoignage de première main, les contrastes et les paradoxes de ces existences, la matrice intellectuelle, culturelle, mais aussi affective de leur précoce génie, les réseaux qui ont permis l'épanouissement public de leur talent... Cette correspondance dévoile aussi les coulisses de la création littéraire : les expériences, les lectures, les échanges ou tractations qui président à la composition des romans... Elle retrace la dynamique des réceptions, rappelant au passage que ces romans ont, sur le moment, choqué une partie de l'opinion, et elle reconstitue les interactions entre les acteurs de la création littéraire et le



Page de titre de *Jane Eyre*, 1847 « edited by Currer Bell ».

Charlotte Brontë

Jane Eyre

Préface de Dominique Berberis
Édition de Dominique Jean



Charlotte Brontë
Jane Eyre
Préface de Dominique Berberis
Édition de Dominique Jean
Éditions Gallimard,
Folio Classique, 2012.

Emily Brontë

Hurlevent
(*Wuthering Heights*)

Préface de Patti Smith



Emily Brontë
Hurlevent
(*Wuthering Heights*)
Préface de Patti Smith
Éditions Gallimard,
Folio Classique, 2015.

public : les lecteurs réagissent, et le tandem auteur-éditeur, à son tour, réagit à cette réaction, ou plutôt ces réactions, qui vont d'ailleurs le guider dans l'élaboration des œuvres suivantes... Un autre aspect, enfin, qui ne relève plus tout à fait de l'histoire littéraire, mais peut influencer l'approche des œuvres, est le relief que la correspondance rend à chaque figure, dont elle éclaire les aspects moins connus. J'aimerais que cette correspondance permette à tout un chacun d'aborder à nouveau les romans sous d'autres angles, un peu négligés d'ordinaire, pour mieux les goûter. Charlotte n'est pas uniquement une figure tragique : elle a aussi un humour ravageur, qu'elle tient partiellement de son père, et qui s'exprime par de mordantes satires dans ses romans, au risque d'offusquer son public. Anne n'est pas seulement une figure élégiaque : c'est celle des trois sœurs qui nourrit la vie spirituelle la plus intense ; son naturel ardent, épuré par l'ascèse, oscille longtemps entre angoisse et espérance, enjouement et sérénité.

On peut également considérer ce volume comme une sorte d'« autobiographie familiale »...

C.L. Autobiographie, oui, dans la mesure où les auteurs en sont aussi les héros et les narrateurs, condition sine qua non de l'autobiographie, et en ce que ce corpus illustre le développement des personnalités au fil du temps.

Chronique presque au jour le jour plutôt qu'autobiographie, cependant, dirais-je plutôt, car dans une biographie, si sincère soit-elle, l'auteur impose infailliblement, délibérément ou non, une cohérence rétrospective à sa vie passée, en fonction de son présent. Ici, le recul est bien moindre. Bien sûr, la discrétion, la prudence, la pudeur, imposent des restrictions au discours (silences ou euphémismes volontaires), mais l'émotion garde sa force initiale, même si elle s'exprime de manière concentrée. Le rapport de confiance qui existe, dans le cas présent, entre destinataire et épistolier ou épistolière ne peut que renforcer cette forme de sincérité particulière, qui s'apparente plus à celle du journal intime qu'à la reconstitution rétrospective des mémoires ou de l'autobiographie.

C'est l'occasion de partager les visions du monde, des Brontë et d'observer les auteurs sous toutes leurs facettes, qu'ils s'épanchent librement ou au contraire, s'efforcent de construire une certaine image d'eux-mêmes, défensive en général, afin de l'opposer au monde ou à tel ou tel interlocuteur (critique, journaliste...).

La correspondance, du fait même de la variété des destinataires, offre une sorte de coupe stratigraphique de l'existence des Brontë. Comme la vie, elle rassemble, juxtapose événements graves et épisodes faussement insignifiants de la vie quotidienne : le choix d'une étoffe ou d'un chapeau, la réception d'un colis, les problèmes domestiques, ou les rapports avec les paroissiens de Haworth. Autant de détails matériels qui, des lustres plus tard, n'auraient pas trouvé place dans des mémoires, alors même qu'ils constituent, et le grain d'une existence, et ce qui arrime la fiction au réel.

Christine Jordis a parlé de « roman vrai » de la vie des Brontë, et l'expression est aussi très juste, dans la mesure où tous ces petits faits, justement, confère au récit de ces existences, plus mouvementées qu'on l'imagine d'ordinaire, un relief particulier, un pouvoir d'évocation, qui leur permet de rivaliser avec quelque roman palpitant.

À La lecture des lettres et grâce à votre annotation et contextualisation, nous suivons chronologiquement la vie de la famille Brontë, notamment le quotidien, les lectures, les publications, les deuils, et découvrons aussi que Charlotte s'est laissé tenter par quelques voyages...

C.L. Charlotte et Branwell sont les plus aventureux du quatuor, ceux qui ont le plus vécu hors de chez eux, et ce, assez tôt pour Charlotte, puisqu'elle a été la première, adolescente, à aller au petit pensionnat familial des sœurs Wooler, puis à séjourner chez ses amies, Ellen Nussey et Mary Taylor. Dans ses premières années, Charlotte est en proie à cette « inquiétude » qui taraude aussi Jane Eyre, une aspiration au lointain qui lui fait quitter ses postes stables pour l'inconnu. Cela prend diverses formes, dont la dernière sera un long séjour dans une pension de



Anne Brontë
Agnès Grey
Édition Archipoche, 2012.

EMILY JANE
BRONTË

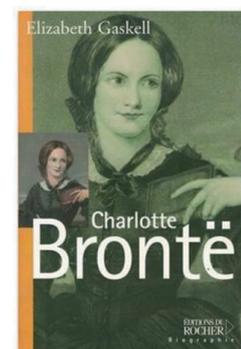
Poèmes

Traduction de Pierre Leyris
Éditions Gallimard



Poésie/Gallimard

Emily Jane Brontë
Poèmes (1836-1846)
Première parution en 1963
Trad. de l'anglais par Pierre Leyris.
Avant-propos de Pierre Leyris
Collection Poésie/Gallimard (n° 171)
Éditions Gallimard, 1999.



Elizabeth Gaskell
Charlotte Brontë
Lew Crossford (Traducteur),
Pascale Renaud-Grosbras (Éditeur
scientifique)
Éditions Du Rocher, 2004.

Bruxelles. La suite est plus complexe. Comme ses sœurs, Charlotte ne peut vivre loin de Haworth sans être tenaillée par la nostalgie ; mais à l'instar de Branwell, elle ne peut plus se contenter des royaumes de papier qui transportent toujours ses cadettes. Bruxelles, puis la mort d'Anne, provoquent une rupture : voyage et douleur y ont partie liée. Son succès littéraire, qui lui vaut de multiples sollicitations, va lui donner l'occasion de s'aventurer plus souvent hors de chez elle, mais lorsqu'elle n'est pas en pays de connaissance, comme chez Ellen, elle est entravée par ses fragilités, psychiques et physiques. Cela ne l'empêchera pas, néanmoins, de faire, avec plaisir et profit, une série de petits séjours et d'expéditions, à Londres, et aux quatre coins du royaume.

Ce que Charlotte écrit à Margaret Wooller en 1846 à propos de l'éducation, témoigne de son sens critique, de son indépendance d'esprit : « On élève les filles avec un luxe de précautions qui conviendrait à des êtres débiles et, disons-le, ineptes, tandis qu'on lâche les jeunes hommes la bride sur le cou à travers le vaste monde, comme s'il n'existait pas de créatures plus sages et moins susceptibles d'égarements. » Dans d'autres lettres, ses pensées s'articulent autour de la littérature, de la religion, et à James Taylor, elle exprime son avis sur l'athéisme... Parlez-nous de la teneur de ces lettres, des thèmes abordés, des liens que l'on peut tisser entre les écrits épistolaires et l'écriture romanesque...

C.L. Les sujets qu'elle évoque sont très variés : avec le critique G.H. Lewes, elle débat sur le réalisme en littérature, la question des bienséances et du sexe de l'auteur, sur le génie en littérature, sur les mérites des écrivains de son temps ; avec un de ses éditeurs, sur l'éducation des filles, mais aussi sur l'émigration ; avec d'autres correspondants, elle évoquera des questions religieuses – non seulement l'athéisme mais aussi le renouveau catholique - ou encore l'amitié, commentera les œuvres de ses sœurs, ou encore la situation politique en France. L'impact est très varié. Sur les questions de société, elle a hérité de l'indépendance d'esprit familiale, ce qui l'amène à prendre systématiquement des distances envers toutes les thèses en présence, aussi bien « progressistes » que conservatrices. Elle porte sur la société de son temps un regard très critique, mais nullement révolutionnaire, teinté d'un pessimisme qui va croissant avec le temps, alors même, que son père obtient, à l'échelle d'Haworth, des améliorations sociales notables par ses efforts acharnés. Quand il s'agit de littérature, et en particulier, de ses œuvres propres, Charlotte se montre à la fois très soucieuse de recueillir les suffrages de ses premiers lecteurs, mais en même temps assez inflexible. Les discussions l'aident à préciser sa

position, mais la feront rarement changer d'avis. Elle revendique, pour ses sœurs et elle, le culte de la vérité – entendez par là, le droit de peindre le monde, tel qu'il leur apparaît, avec ses vices et ses ridicules, sans s'incliner devant les convenances et sans craindre de choquer.

Néanmoins, ses échanges avec G.H. Lewes (qui fut aussi le mentor de la grande romancière George Eliott), et ses éditeurs, le premier lui enjoignant, après *Jane Eyre*, de coller au plus près à la réalité, les autres plaidant pour plus de sensationnel, ont certainement influé sur sa carrière : *Shirley*, son second roman se démarque par un réalisme socio-historique si enraciné dans son univers familial que son voisinage y a vu un roman à clef ; mais après avoir mesuré l'écart entre les théories et les actes de Lewes (qui, du reste, a éreinté *Shirley*), Charlotte élabore une nouvelle solution dans *Villette*, où son vécu, sublimé par une forme d'onirisme, renoue avec les inflexions gothiques de *Jane Eyre*. Dans un autre ordre d'idée, ses lettres à W. S. Williams sur l'éducation des filles et le statut des gouvernantes, alors qu'elle commençait à composer *Shirley*, ont certainement contribué au développement du personnage de Mrs Pryor, l'ex-institutrice de Shirley.

Pour autant, c'est dans les petites narrations ou les descriptions que le lien entre l'épistolaire et le romanesque est le plus frappant. Bien souvent, ces passages apparaissent comme des avant-textes ou des esquisses préparatoires où l'on voit la romancière s'imprégner de ce qu'elle a observé pour le transposer et le magnifier ensuite par l'imagination : il peut s'agir d'une soirée à l'opéra, d'un thé avec des vicaires, ou d'un passage au confessionnal, dans un moment de grand désarroi affectif et spirituel...

Envisagez-vous de publier un autre volume de lettres extraites de l'édition anglaise qui en rassemble plus de mille ?

C.L. Une nouvelle édition augmentée, avec d'autres lettres de Branwell et de Charlotte par exemple, d'autres échanges littéraires, et les quelques lettres de Maria Brontë, leur mère, à celui qui n'était alors que son fiancé, serait un projet passionnant, et plus pertinent sans doute qu'un second volume. Les trois tomes de l'édition anglaise, dont la parution s'est étalée sur près d'une décennie, suivent un ordre chronologique ; nous avons fait, pour notre part, le choix de publier dans le délai beaucoup plus bref du bicentenaire des Brontë, une édition sélective plus complète que celles qui existaient en Angleterre : ainsi, les *Selected Letters*, par Margaret Smith, la maîtresse d'œuvre de la grosse édition, ne compte que 169 lettres, toutes de Charlotte, (*Selected Letters*) proposée au lectorat, quand nous en présentons 310, composées par les quatre enfants, leur père...et même l'épave d'Anne.

Lettres choisies

Lettres choisies de la famille Brontë
Traduction et annotation de Constance Lacroix
© Éditions de La Table Ronde, avril 2017.

1848

Lettre 119. Charlotte à W.S. Williams

[Haworth, le 14 août.]

Mon cher Monsieur,

Je me joins à ma sœur Anne pour vous remercier de cet avis qui rend si bien justice à *Wildfell Hall*. Je crois que vous distinguez à merveille les mérites et les faiblesses du roman ; quant aux conseils qui accompagnent ces observations, ils me semblent on ne peut plus dignes d'attention, et nous ne manquerons pas de leur accorder la nôtre.

Le premier devoir d'un auteur, à mes yeux, est de se plier fidèlement à la Vérité et à la Nature : le second, de se pénétrer avec soin de tous les procédés artistiques qui pourraient lui permettre de retranscrire avec éloquence et fécondité les oracles de ces deux divinité suprêmes. Les Bell vouent à la Vérité un culte des plus sincère et espèrent parvenir un jour, par la méditation assidue de leur art, à faire entendre une voix qui alliera force de conviction et accents de persuasion ; mais ils ont bien peur qu'il ne leur échappe parfois, quand le sujet se trouvera être de ceux qui transportent leur âme, des formules trop abruptes, des informations trop véhémentes pour ne pas offusquer les gens raffinés, nonobstant leurs efforts constants pour châtier et adoucir leur propos.

Mr Huntingdon*, me dites-vous, vous fait penser à Mr Rochester – vraiment ? Il n'y a pourtant aucune ressemblance entre les deux personnages. Ils sont conçus selon des principes radicalement opposés. Huntingdon est un de ces caractères foncièrement égoïstes, jouisseurs et superficiels qui n'ont d'autre mérite que leur gaîté, et encore cela ne vaut-il que tant qu'ils possèdent jeunesse et santé, un de ces hommes qui se montrent sous leur meilleur jour au début de leur vie, à qui l'expérience profite peu, et qui se corrompent au fil du temps. Mr Rochester est doué d'un esprit réfléchi, d'un cœur sensible : ce n'est ni un égoïste, ni un homme mou et abandonné aux plaisirs ; mal éduqué, mal conseillé, il ne faute – quand faute il y a vraiment – que par impétuosité et ignorance du monde. Il mène un moment l'existence que les gens de son sexe ne mènent que trop souvent, mais la débauche répugne à son tempérament intrinsèquement supérieur à celui de la plupart de ses semblables et ne le rend jamais heureux. Durement instruit par l'Expérience, il a la sagesse d'en tirer les leçons – il s'amende à mesure que passent les années – et une fois retombée l'exubérance de sa bouillante jeunesse, seul demeure le meilleur de lui-même. Sa nature est pareille à un vin d'un excellent cru, qui n'aigrit pas, mais se bonifie au contraire avec le temps. Voilà du moins le type d'homme que je voulais représenter.

Quant au Heathcliff des *Hauts de Hurlevent*, c'est une créature d'un tout autre ordre. Il donne à voir ce qu'il advient d'un caractère vicieux par essence et implacablement vindicatif, qui s'est trouvé, sa vie durant, en butte à l'injustice et aux mauvais traitements. En l'éduquant avec soin et bienveillance, on aurait pu développer un germe d'humanité chez ce petit bohémien noiraud, mais la tyrannie et l'ignorance où on l'a maintenu ont fait de lui un pur démon. Le pis est que tout le récit, dans une certaine mesure, semble habité par son esprit : il

hante les landes et les vallons et nous fait signe à la cime des sapins Hauts.

J'espère que la santé de Mrs Williams s'est améliorée depuis votre dernière lettre. Recevez tous mes vœux de bonheur pour vous et votre famille,

Croyez-moi, mon cher Monsieur,
Bien sincèrement vôtre,

Cur C. Brontë.

[* Le mari dépravé de l'héroïne de *La Recluse de Wildfell Hall*.]

Lettre 129. Charlotte à W.S. Williams

[Haworth, le 22 novembre.]

Mon cher Monsieur,

J'ai remis votre aimable lettre à Emily après avoir pris connaissance de son contenu. Je me suis bien gardée, cependant, de lui dire un seul mot en faveur de l'homéopathie – c'eût été peine perdue. Mieux vaut, en règle générale, la laisser se faire une opinion par elle-même, en s'abstenant soigneusement de chercher à la fléchir dans le sens que l'on souhaite, car c'est le plus sûr moyen de lui faire épouser le parti opposé, et il y a fort à parier, dès lors, qu'elle trouvera mille arguments de poids pour ne pas suivre les conseils qu'on lui donne. Elle s'est jusqu'à présent refusée à tout traitement comme à toute consultation ; c'est en vain qu'on l'a raisonnée, qu'on l'a suppliée, rien n'a pu la convaincre de voir un médecin. « Mr Williams, a-t-elle déclaré après avoir lu votre lettre, est aussi attentionné que bien intentionné, mais il se berce d'illusions. L'homéopathie n'est jamais qu'un des visages du charlatanisme. » Il se peut qu'elle revienne sur son verdict et se ravise : c'est souvent le second temps qu'elle se montre le mieux inspirée.

La *North American Review* vaut la peine d'être lue – on n'y mâche pas ses mots – quelle bande de mauvais garçons que ces Bell, assurément ! Quels effroyables livres que les leurs ! Aujourd'hui, Emily paraissait un tant soit peu moins opprimée, je crus que la *Review* pourrait la divertir et lui en donner lecture à voix haute, ainsi qu'à Anne. Assise entre elles au coin de notre foyer paisible, mais un peu mélancolique désormais, j'examinai ces deux féroces auteurs. Ellis, « l'homme aux talents hors norme, mais au naturel obstiné, brutal et morose » gisait au fond de son fauteuil, où il s'efforçait de respirer, le souffle entravé, et offrait, hélas, une figure pâle et émaciée à faire pitié – rire n'est pas dans ses habitudes – mais il n'en écouta pas moins avec un sourire mi-amusé, mi-dédaigneux – Acton, lui, cousait, et comme il n'est pas une seule émotion qui ait le pouvoir de le rendre loquace, il se borna à sourire lui aussi et ne laissa tomber qu'un mot, empreint d'une calme stupéfaction, en se voyant peint sous de si noires couleurs. Je me demande ce que la critique de la *Review* aurait pensé de sa propre sagacité, s'il avait pu, comme moi, contempler l'un et l'autre. C'est en vain, de même, qu'il aurait cherché l'associé masculin de la firme « Bell et Cie ». Avec quelle hilarité contenue le vois-je affirmer solennellement que *Jane Eyre* est le fruit d'une collaboration et que le roman « porte la marque de plus d'un esprit et de plus d'un sexe » !

Les sages critiques baisseraient sans doute quelque peu dans leur propre estime, s'ils savaient que jamais main masculine n'avait effleuré le manuscrit de *Jane Eyre* avant la vôtre ou celle de Mr Smith – que jamais œil masculin n'en avait été déchiffré une ligne avant que l'un de vous deux ne le lût – que jamais oreille masculine n'en avait ouï un seul mot. Cela étant, cette manière de voir n'est pas pour me déplaire – si le cœur leur en dit, je ne serais pas fâchée qu'ils croient y déceler un ouvrage compilé par les soins d'une douzaine de dames et de messieurs. Quelle étrange arlequinade doit donc leur paraître ce livre, dont tel chapitre serait dû à la plume de Mr Bell, tel autre à celle de Miss ou Mrs Bell, dont tel personnage ou telle

scène serait le fait du mari – tel ou telle autre, de son épouse, étant entendu que tout le gros œuvre incomberait au monsieur, les finitions à la dame. L'idée me semble digne de la plus haute admiration.

J'ai lu *Madeleine**, c'est une perle d'une belle eau, sertie avec simplicité. Julia Kavanagh s'est acquiescées ma considération – je serais plus heureuse de faire sa connaissance que celle de bien des figures éminentes –

.....

Je suis contrainte de vous quitter, sur un adieu abrupt,
Bien sincèrement vôtre,

Currel Bell.

[* *Madeleine*, un récit auvergnat fit connaître Julia Kavanagh, qui n'avait jusqu'alors écrit que pour la jeunesse.]

Lettre 134. Charlotte à Ellen Nussey

[Haworth, le 22 novembre.]

Chère Ellen,

Emily n'a plus à endurer la douleur et la faiblesse désormais. Elle ne souffrira plus jamais en ce monde – elle nous a quittés au terme d'un bref et rude combat. Elle est morte ce mardi, le jour même où je vous écrivais ma dernière lettre. Je croyais alors qu'elle demeurerait sans doute parmi nous bien des semaines encore mais quelques heures plus tard, elle était entrée dans l'Éternité – Oui – il n'est plus d'Emily ni dans le Temps ni sur Terre désormais – hier, nous avons inhumé les pauvres vestiges émaciés de son enveloppe mortelle, sans bruit, sous les dalles de notre église. Il règne désormais un grand calme. Pourquoi en serait-il autrement ? C'en est fini du supplice de la voir souffrir – le spectacle des derniers spasmes est terminé – les funérailles sont passées – nous la savons en paix – il n'y a plus à redouter le froid glacé et le vent acerbe – Emily ne les ressent plus. Elle est partie à l'âge le plus riche de promesses – sous nos yeux, elle fut fauchée dans la fleur de sa jeunesse – mais telle est la volonté de Dieu – et le monde qu'elle a rejoint est meilleur que celui qu'elle a quitté.

Dieu m'a soutenue avec une constance dont je m'émerveille, tout au long d'un calvaire plus terrible que tout ce que j'aurais pu imaginer. Je tourne à présent mes regards vers Anne, que je voudrais voir vigoureuse et bien portante – mais elle n'est ni l'un ni l'autre, et Papa ne l'est pas davantage – Pourriez-vous venir, maintenant, pendant quelques jours ? Je ne vous demande pas de rester longtemps. Dites-moi si cela vous serait possible la semaine prochaine, et si oui, à quel moment et par quel train – vous nous trouverez, j'ose l'espérer, sereins.

C. Brontë.

De grâce, essayer de venir – jamais je ne me suis senti si grand besoin d'une présence amie. De cette visite, n'attendez aucun plaisir, certes, sinon celui que votre bon cœur prendra à faire du bien à autrui.

1853

Lettre 276. Le révérend Brontë à Elizabeth Gaskell

[Le 15 septembre.]

Haworth. Près de Keighley,

Ma chère Madame,

Lorsque votre lettre est arrivée – ma fille s'était absentée pour deux ou trois jours seulement* – j'ai donc cru préférable de l'ouvrir, craignant qu'une réponse immédiate ne fût requise. Ma fille sera de retour samedi – prochain – De sorte qu'elle pourra vous souhaiter la bienvenue en personne le lundi qui suivra. Je lui ai communiqué toutes les indications nécessaires par courrier – peut-être recevrez-vous une lettre d'elle le jour même où la présente vous parviendra. Si je peux en juger par les récits de ma fille et par le talent, la portée morale et l'intérêt de vos œuvres, il me semble reconnaître en vous deux âmes sœurs, qui trouverez en votre commerce mutuel une source de plaisir et de profit parmi toutes les étranges vicissitudes et les fréquentes épreuves de notre vie sur terre – nous sommes des animaux sociables, et ne sommes pas toujours bien aises d'être seuls. C'est pourquoi la société d'un ami fidèle et éclairé – s'il nous est donné d'en rencontrer un – nous est souvent aussi douce que bénéfique et ne le cède en nécessité qu'à l'amour de Celui qui est le plus auguste et le plus sûr de tous nos amis – cet Ami plus attaché qu'un frère** – Nous ne pouvons vous promettre qu'un accueil des plus cordiaux et une paisible retraite – mais sans doute ont-ils leurs vertus – pour un temps.

Daignez accepter, chère Madame,
les hommages respectueux
de votre serviteur très sincère,

P. Brontë.

[* Charlotte était à Ilkley avec les Taylor
** Proverbes 18, 24.]

© La Table Ronde, Quai Voltaire.
Lettres choisies de la famille Brontë 1821-1855
Traduit de l'anglais et annoté par Constance Lacroix

.....

Sites internet

Éditions La Table Ronde
<http://www.editionslatableronde.fr/>

Les sœurs Brontë : Les œuvres d'Emily, Charlotte et Anne
<http://www.ukactually.fr/les-soeurs-bronte-oeuvres-emily-charlotte-anne/>

Charlotte Brontë

Portrait

Par Corinne Amar

« Lecteur, je l'ai épousé. Nous eûmes un mariage intime : les seules personnes présentes furent lui et moi, le pasteur et son adjoint. Lorsque nous revînmes de l'église, j'entrai dans la cuisine du manoir où Mary était en train de préparer le dîner, tandis que John nettoyait les couteaux, et je dis :

- Mary, ce matin j'ai épousé Mr. Rochester. (...)

- Vraiment, Miss ? Voilà qui est certainement bien !

Un instant après, elle poursuivit : - Je vous avais vue sortir avec le maître, mais je ne savais pas que vous alliez à l'église pour vous marier.

Et elle continua à arroser ses poulets. » (1)

Ainsi termine *Jane Eyre*, l'histoire de cette orpheline devenue jeune gouvernante et éprise de son maître qui, le jour de leurs noces, apprenant qu'il fut marié dans le passé, que sa femme, folle, demeure enfermée au dernier étage de la propriété, s'échappera de cette emprise de séduction pour, finalement, rester fidèle à cet amour, et lui revenir une fois qu'il sera libre...

Lorsque Charlotte Brontë (1816-1855) publie son premier roman, en octobre 1847, sous un pseudonyme masculin, elle a 31 ans, est de retour, après être allée voir « le monde du dehors », à Haworth, dans ce village du Yorkshire, au « presbytère de pierre grise isolé au milieu de la lande », où vivent son père, ses deux sœurs, Emily et Anne, et son frère, Branwell. Deux mois plus tard, en un volume conjoint et aussi sous pseudonyme, Emily et Anne Brontë publieront *Les Hauts de Hurlevent*, (*Wuthering heights*) et *Agnes Grey*. En l'espace d'une dizaine d'années, seront édités les poèmes et les sept romans qui allaient placer les sœurs Brontë parmi les écrivains majeurs de cette époque victorienne, alors que, filles de pasteur, puritaines et pauvres, leur chemin semblait tracé comme institutrice ou gouvernante, pour gagner leur vie. Une imagination vive, une solitude plus vive encore, une mère décédée pendant leur enfance, un père original qui les encouragerait à lire, à écrire, leur ouvrit d'autres portes.

« Je ne nie pas que je suis quelque peu *excentric*. Si l'on m'avait compté dans les rangs des

hommes calmes, posés de ce monde, je ne serais pas devenu ce que je suis et, selon toutes probabilités, je n'aurais jamais eu les enfants que j'ai eus. » Voilà ce que confiait le révérend Patrick Brontë à la biographe de sa fille Charlotte, Elisabeth Gaskell, dans sa *Vie de Charlotte Brontë* (2). En 1814 et 1815, naîtront Maria et Elisabeth (elles mourront toutes les deux de la tuberculose en 1825), en 1816, naîtra Charlotte, en 1817, Branwell, puis, en 1818, Emily, et enfin, Anne, en 1820. À la mort de leur mère, Charlotte a cinq ans. En 1824, les deux aînées de dix et neuf ans sont envoyées, pour leur éducation, dans une école réservée aux « filles des ecclésiastiques pauvres », à quelques quatre-vingt kilomètres de chez elles, dans le Lancashire, à Cowan Bridge ; elles sont suivies par Charlotte et Emily, qui ont huit et six ans... Les aînées n'y survivront pas qui contracteront la tuberculose. Retirée de l'école avec Emily, et après cinq années à vivre et à étudier dans les murs du presbytère de leur père, Charlotte allait assumer la responsabilité d'aînée d'une famille privée de mère.

Au pensionnat de Miss Wooler, à Roe Head où elle entre dès 1831, parmi ses camarades de classe, elle a deux grandes amies ; Mary Taylor et Ellen Nussey, avec qui elle entretiendra une correspondance toute sa vie. Il lui faudra tôt gagner sa vie. Gouvernante dans la famille d'un riche industriel du Lancashire, elle écrira à sa sœur Emily, sa « petite chérie », sa « chère aimée », combien cette vie imposée (toute vie imposée) lui est douloureuse. « 8 juin 1839. J'ai essayé de toutes mes forces d'être satisfaite de ma nouvelle situation. La campagne, la maison et le parc sont divins, comme je l'ai dit, mais hélas ! On peut être entouré de beauté, de bois agréables, de sentiers blancs, de pelouses vertes et de ciel bleu ensoleillé, et ne pas avoir une pensée ni un moment de libre pour en jouir. (...) Je croyais autrefois que j'aimerais me trouver dans l'agitation du grand monde, mais j'en ai bien assez maintenant. C'est une morne occupation que de regarder et d'écouter. » (3). Dans son Journal, à la même période, elle confiera combien écrire est un besoin, une nécessité vitale, combien l'imagination lui est vive, combien aussi, la correspondance lui est chère... « Quand les circonstances, quand mon humeur m'accable pareillement, Ellen, je cherche d'instinct refuge dans la contemplation de quelque idée sereine et tranquille ; et c'est votre image que j'invoque à l'instant, dans l'espoir qu'elle m'apportera quelque apaisement. (...) Comme je voudrais que vous me parliez ! Si l'avenir nous sépare – si le sort veut que nous passions toute notre vie loin l'une de l'autre sans jamais nous revoir – quand je serai bien vieille et que je me

remémorerai mon jeune temps, avec quelle nostalgique jouissance je ressusciterai le souvenir d'Ellen Nussey, l'amie de mes premières années ! », écrit-elle à Ellen, en octobre 1836...(4)

Les enfants Brontë n'ont pas besoin des distractions du monde extérieur ; ils s'inventent des vies, multiplient entre eux les « jeux de rôle » sans jamais s'ennuyer dans leurs promenades à travers la lande, se tissent un univers qui emprunte ses repères, ses habitants, au monde réel, dévorent, en lectures, tout ce qui leur tombe sous la main, rédigent des *chroniques*, éditent un *périodique*, imaginent des histoires de pays exotiques et de conquêtes, de reine régnant sur son peuple turbulent, tissant à eux quatre une « toile d'air ensoleillée », sont déjà écrivains, et Branwell est leur scribe. Chacun tient un Journal, où le quotidien est consigné rituellement, tente des projets d'avenir (enseigner, créer une école) qui ne tiendront pas... « (...) J'aurai bientôt trente ans, et je n'ai encore rien fait. Parfois je suis en proie à la mélancolie, à la perspective de ce qui est devant et derrière moi [...] J'ai l'impression que nous sommes tous enterrés ici – je rêve de voyager, de travailler, de vivre une vie active », écrit Charlotte à Ellen (5). Anne lui montrera quelques poèmes qu'elle a composés ; elle avait lu déjà les vers d'Emily, qu'elle avait trouvés « empreints d'une émotion délicate et sincère ». C'est elle qui convaincra ses sœurs de publier une sélection de leurs poèmes, sous des pseudonymes – hésitant entre un scrupule à assumer un prénom claire-

ment masculin, et le fait qu'il s'agissait de la publication d'auteurs femmes... L'écrivain en elles était déjà né depuis longtemps, et si le succès ne vint pas avec les poèmes, il jaillit aussitôt avec l'œuvre romanesque...

.....

(1) Charlotte Brontë, *Jane Eyre*, éd. Gérard & C°, trad. L. Brodovikoff, coll. Marabout, 1955, p.537 (Conclusion).

(2) Juliet Gardiner, *Lettres illustrées, Les Brontë*, éd. Herscher, 1994, p.14

(3) Elizabeth Gaskell, *Charlotte Brontë*, éd. du Rocher, 2004, p.132

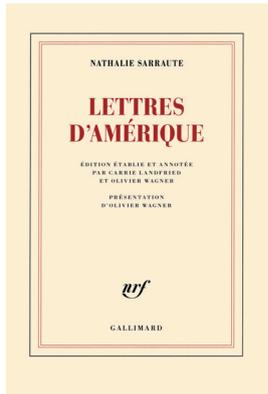
(4) *Lettres choisies de la famille Brontë, 1821-1855*, éd. La Table Ronde, Quai Voltaire, 2017, p.40

(5) *Lettres illustrées, Les Brontë*, p.105

Nathalie Sarraute

Lettres d'Amérique

Par Gaëlle Obiégly



Écrivain majeur du XX^{ème} siècle, Nathalie Sarraute a connu le succès tardivement. Ces lettres-là témoignent de l'effet que lui fait cette reconnaissance soudaine, comment elle l'accueille. Invitée à donner des conférences aux États-Unis, elle y est reçue en véritable star littéraire. Cette expérience nouvelle se trouve relatée dans les lettres qu'elle adresse à Raymond Sarraute, son mari qui est resté en France. Ce sont des rapports à la fois détaillés et succincts, qu'elle-même qualifie de roman-fleuve avec ironie. Elle signe Fox. Et son mari, elle l'appelle son *Chien Loup*. La romancière donne à voir un aspect surprenant de sa personnalité, du moins pour ceux qui se sont jusqu'alors contentés de ses œuvres. Mais peut-être aussi pour l'époux, puisqu'il lui fait remarquer sa mégalomanie.

Lui est resté en France pour des raisons qui tiennent à son emploi du temps et à des contraintes financières. À maintes reprises Nathalie Sarraute l'enjoint à venir la rejoindre et pour le convaincre des bienfaits d'un tel voyage elle en minimise les frais et en valorise les bénéfices. « Idiot que tu viennes. Idiot d'économiser, pour quel avenir ? » Elle parle de « l'enrichissement fabuleux » que représenteraient 15 jours dans ce pays abondant en musées. Elle lui fait part de ses visites, en marge des réceptions et mondanités qui occupent l'essentiel de sa tournée de conférences. Le vendredi 7 février 1964, à l'aube, elle expose dans la même lettre son éblouissement face aux œuvres de la collection Frick, et particulièrement celles de Rembrandt, Bellini, Vermeer, et le charme qu'exerce sur elle le quartier de Washington Square. Le ton, la brièveté, l'enthousiasme ne diffèrent pas de ceux d'un guide touristique, au fond. Alors, qu'est-ce qui fait la particularité de ces lettres d'Amérique ? Une sorte de fièvre parcourt ces

écrits rapides, en style télégraphique par moment, à la fois laconiques et touffus. Le ton général est enfantin. Cela étonne, compte-tenu de la maturité de la romancière.

Elle fait état de son programme, peut-être moins pour tenir son mari au courant des multiples déplacements qui attendent la romancière que pour lui montrer qu'elle aura besoin de vacances. Pas seulement pour se reposer puisqu'elle ne ressent pas de fatigue, mais plutôt pour partager sa visite enthousiaste en compagnie de son mari. L'intérêt qui lui est porté par les étudiants américains la soulève. Et ce rythme trépidant a pour Nathalie Sarraute plus de vertus que d'inconvénients. L'anxiété, les doutes qui ont pu être les siens s'effacent dans ce temps de consécration académique. Elle aime aussi la simplicité des habitants du pays chez lesquels elle retrouve la « tendresse, générosité spontanée, candeurs » des Russes.

Née en Russie, elle a quitté ce pays avant la Révolution. Elle y a cependant gardé des contacts puisque une partie de sa famille y vit et que la langue de l'Union soviétique est aussi la première langue de l'auteur d'Enfance. Elle parle aussi remarquablement l'anglais, ayant d'abord étudié à Oxford. Durant son voyage, elle prononce ses nombreuses conférences en anglais. Elle dit d'ailleurs dans une des lettres qu'on l'a félicitée pour sa maîtrise de cette langue qu'elle pratique aussi dans les conversations.

Dans ses lettres, son attention se porte aussi bien sur les aspects prestigieux que triviaux de son voyage en Amérique. Et qu'en est-il de la création littéraire ? Qu'en dit-elle ? Que perçoit-on de la personnalité de l'écrivain ? Les conversations y sont-elles transcrites, narrées, qu'en retient-elle ? Quelles anecdotes raconte-t-elle ? Aucune des lettres ne s'appesantit sur aucun sujet mais elles livrent impressions et jugements concernant l'accueil qui lui est fait, comme à une reine, son ennui parfois, son émerveillement. Le ton enthousiaste n'en est pas moins sarcastique. Sarraute distingue les ovations. Il y en a qui émanent d'un public « bête » et il y a les laudateurs pertinents. Elle-même fait un éloge quasi constant de l'Amérique qu'elle découvre et qu'elle aimerait partager avec Raymond Sarraute. Elle lui en donne un aperçu, au fil de ses déplacements. Ainsi de San Francisco dit-elle que c'est d'une beauté parfaite, « impression d'avoir séjourné au paradis. » Son destinataire est donc alléché par toutes sortes de descriptions nerveuses. L'écrivain l'encourage à venir la rejoindre dès la

fin de ses conférences. Mais les choses partent mal puisque Raymond Sarraute se voit refusé le visa. Ce qui trouve sa justification dans son passé à la Libération où il a aidé des déportés par le biais d'une association. Celle-ci dépendant du Parti communiste, les États-Unis ont fait obstacle à l'entrée de Raymond Sarraute sur leur territoire comme à tout membre ou ancien membre d'une organisation communiste.

La politique occupe peu de place dans les propos de Nathalie Sarraute qui, pourtant, se trouve, au beau milieu des années 1960, dans une Amérique en tension. Ce sont surtout les mœurs dans leurs détails qui retiennent son attention. Elle remarque l'utilisation intensive du téléphone, observe que les hommes portent du gris ou du bleu-marine pour sortir et à son époux qui devrait la rejoindre elle enjoint de prendre ses chaussures noires. « Tous les hommes ne portent que ça ». S'agit-il de se fondre dans la masse ou d'adopter un style de vie dont, manifestement, Sarraute est tombée amoureuse ? Elle montre un intérêt complet pour les États-Unis, est en belle forme, sans anxiété et toujours transportée par ce qui l'environne. Certes, il n'est pas question de politique et l'écrivain avoue d'ailleurs ne pas savoir comment s'exprimer sur ces sujets, néanmoins une des lettres témoigne d'un rapport personnel à ceux-ci. Il s'agit d'une conversation avec une femme blanche, cela se passe à la Nouvelle-Orléans. Sans la commenter aucunement, Nathalie Sarraute laisse toutefois entendre l'incongruité de cette conversation banale où son interlocutrice s'exprime à propos des noirs avec un racisme manifeste. Ce que la transcription souligne.

Si l'excellente introduction d'Olivier Wagner se porte particulièrement sur la figure intellectuelle de premier plan qu'est Nathalie Sarraute, la correspondance se démarque de l'œuvre et de la réputation de l'auteur de *L'ère du soupçon*. On l'a dit, il s'agit de notes brèves qui nous fournissent les détails d'une consécration tardive et soudaine. Alors qu'elle occupait jusqu'alors une place marginale dans le domaine littéraire, à soixante-trois ans Nathalie Sarraute découvre la notoriété. Cette situation nouvelle est concomitante d'un long séjour en Amérique avec laquelle l'écrivain fait connaissance.

L'étonnement, voire la stupeur, donnent sa tonalité à cette correspondance que l'on peut lire comme un récit. Mais un récit qui se tient vraiment à l'écart de son œuvre tissée avec une patience en opposition avec la rapidité, la forme brouillonne de ces comptes rendus quotidiens. À l'intérieur du gigantesque pays, elle se déplace beaucoup. Chaque arrivée dans une ville donne lieu à une énumération précipitée qui installe le décor de scènes de gloire ayant pour centre Sarraute et sa passion, à savoir la littérature.

Nathalie Sarraute
Lettres d'Amérique
Édition de Carrie Landfried et Olivier Wagner
Présentation d'Olivier Wagner
Éditions Gallimard
Coll. Blanche, 18 mai 2017.

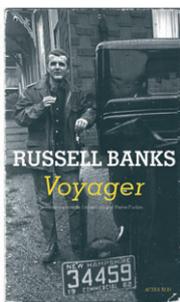


Femme de lettres d'origine russe, Nathalie Sarraute (1900-1999), est l'une des figures du Nouveau Roman. Ses œuvres sont disponibles aux Éditions Gallimard.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Mémoires

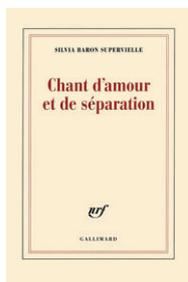


Russell Banks, Voyager. Traduction de l'anglais (États-Unis) Pierre Furlan. Depuis son adolescence Russell Banks « a toujours rêvé d'évasion, de jeunesse perpétuelle, d'incalculables richesses, de nouveaux érotiques, narcotiques ou sybaritiques, de grandes aventures amoureuses, de mystère et d'intrigues [...]. » Sa quête de fuite, de découverte et de mouvement, l'a conduit sous différentes latitudes. Caraïbes, île de Gorée, Everglades, Seychelles, Edimbourg, monts Adirondacks dans l'État de New York, Équateur ou Népal, chaque voyage relaté

ici, par l'exploration du passé, les questionnements intimes, culturels, historiques, sociaux ou écologiques qu'il soulève donne à l'ensemble de l'ouvrage une dimension de Mémoires. S'il se retourne sur ses trois premiers mariages, le romancier septuagénnaire pointe le mécanisme inconscient qui le faisait « tomber amoureux de femmes qui avaient besoin de (lui) pour résoudre leurs problèmes insolubles », comme une répétition à l'infini des exigences de sa mère abandonnée par son père avec ses quatre enfants. Chasse sa dernière épouse l'a libéré de tout cela. Subtile méditation sur l'amour et le vieillissement Voyager se nourrit également de sa sensibilité politique et humaniste. L'auteur d'*Affliction* et de *Continents* à la dérive y aborde notamment la fragilité de sanctuaires naturels tels que le parc des Everglades en Floride ou la nécessité pour chaque Américain de se sentir relié à l'histoire de la diaspora africaine pour combattre le racisme. Les espaces naturels préservés de la main de l'homme touchent le « centre même de (son) imagination [...] le monde entier se charge de significations et se personnalise comme dans un rêve très fort. » Il a ainsi pu vérifier lors de ses ascensions dans les Andes ou l'Himalaya que la marche en montagne lui procure la sensation inestimable « d'un esprit en train de se créer ». « On dit que si les montagnes sont assez hautes, il y a des chances qu'on rencontre là-haut son véritable soi, celui qu'on craint et qui nous échappe en bas. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles nous escaladons des montagnes. » Éd. Actes Sud, 320 p., 22,50 €.

Élisabeth Miso

Silvia Baron Supervielle, Chant d'amour et de séparation. « J'apprends à me souvenir. Depuis que j'ai traversé la mer, les figures du souvenir ont pris des formes reconnaissables et se rapprochent à leur guise. Les habitants de la mémoire me visitent. (p.23) » D'origine uruguayenne par sa mère et de souche béarnaise par son père, née en Argentine, à Buenos Aires et arrivée à Paris au tout début des années 1960 à presque trente ans, auteur d'une vingtaine de recueils de poèmes, de nouvelles, d'essais, de romans, tous écrits en français, Silvia Baron Supervielle a souvent, lors d'entretiens



évoquant la question de la patrie, répondu : « Je n'ai qu'une appartenance : les souvenirs ». Le souvenir devenu patrie ou encore, parce qu'au présent, la *présence même*... Elle revisite ici, à nouveau, les siens, mémoire enracinée dans « l'imaginaire », le mot, la lettre, les absents convoqués (écrivains, poètes, peintres...); la poétesse et critique, spécialiste de Dante, Jacqueline Risset, Nicolas de Staël; évoque le lien étroit entre la peinture et l'écriture, la poésie et la traduction, le visible, l'invisible, André du Bouchet, Madame de

Sévigné, Jean Arp, Samuel Beckett, Madame de Staël, Pessoa, Dieu... Jacqueline Risset, encore et toujours, dont elle lit les lettres, le Journal, les poèmes, qui ressemblent aux siens, et qu'elle traduit en espagnol; et puis, il y a aussi ce visage dont elle regarde la photographie et dont elle se sent si proche... De ses rencontres, de ses souvenirs, de ses « séparations », elle lève le voile, pour « sortir du mystère de l'obscurité », elle fait un chant, et en brefs chapitres, redessine son paysage où, telle une rêverie sur le possible né d'une intense contemplation, toutes les frontières sont abolies... Elle reviendra sur la séparation; « Quitter est un moyen de parvenir à soi, à plus que soi... » Éd. Gallimard, 148 p. 16,50 €. Corinne Amar

Récits



Richard Ford, Entre eux. Traduction de l'anglais (États-Unis) Josée Kamoun. En deux hommages écrits à trente ans d'intervalle, Richard Ford s'attache à capturer les traces de deux destins ordinaires, ceux de ses parents. Quels étaient leurs désirs, leurs frustrations, quel regard portaient-ils sur leur existence? De son père Parker, homme robuste, jovial, réservé et un peu mou, mort prématurément en 1960 quand il avait seize ans, le romancier américain multiprimé se remémore avant tout son absence. Représentant de commerce en

amidon, il sillonnait la semaine les États du sud et regagnait le week-end leur maison de Jackson, Mississippi. Des années durant, sa femme Edna l'a accompagné dans ses tournées, tous deux appréciaient cette vie itinérante. C'était un couple fusionnel et la naissance sur le tard en 1944 de leur fils après quinze ans de mariage a bouleversé leurs habitudes, obligeant Edna à se fixer. « Ils voulaient de moi mais n'avaient pas besoin de moi. Ensemble – et au fond peut-être seulement ensemble – ils formaient un organisme à part entière. » Ne pas être le centre d'intérêt de ses parents n'a jamais été un problème pour lui, il se savait aimé. Il ne se souvient pas que son père lui ait appris grand-chose, pas plus que de la teneur de leurs conversations, mais revoit avec netteté la scène de sa mort (il est décédé d'un infarctus dans ses bras). « [...] c'est bien grâce à ce père-là si je reconnais aujourd'hui que la vie est courte, pleine d'à peu près et qu'il faut y faire des impasses et combler des vides si l'on veut s'en satisfaire. Tout s'enfuit ou presque, sauf l'amour. » L'auteur d'*Indépendance* et de *Canada* a donc passé le plus clair de son enfance et de son adolescence en tête à tête avec sa mère. Le texte qu'il lui a consacré en 1981 peu après sa disparition, révèle la nature de leur relation et le rétrécissement de son horizon à elle après le décès de son mari, quand « elle a cessé d'investir la part d'elle-même qui était éprise de lui. » Fiction ou narration intime, Richard Ford creuse les thèmes qui lui

sont chers : le sentiment de perte, la fugacité des choses, l'épaisseur des petits riens. En pénétrant le passé visible ou définitivement mystérieux de ses parents, il sonde aussi son propre parcours, souligne ce qui dans son environnement affectif et social a forgé sa vision du monde et son être profond. Éd. de l'Olivier, 192 p., 19,50 €. *Élisabeth Miso*



John Edgar Wideman, *Écrire pour sauver une vie*. Le dossier Louis Till. Traduction de l'anglais (États-Unis) Catherine Richard-Mas. John Edgar Wideman n'a jamais pu oublier le visage mutilé d'Emmett Till, cet adolescent âgé de quatorze ans tout comme lui en 1955, venu de Chicago rendre visite à sa famille à Money dans le Mississippi, accusé d'avoir sifflé une femme blanche et lynché. « Les adolescents, les gamins noirs élevés dans de grandes villes du Nord comme Emmett Till et moi, n'arrivaient guère qu'une génération ou deux après

l'époque d'autrefois, les sales comportements d'autrefois, le sale pays d'autrefois. On nous avait appris à l'école, et enseigné quotidiennement au moyen de messages véhiculés par la culture ambiante, que nous n'étions pas tout à fait des Américains. » L'acquiescement des deux meurtriers blancs par un jury exclusivement blanc provoqua un véritable tollé et donna naissance au Mouvement des droits civiques. Les coupables furent pourtant assurés de ne plus être inquiétés quand on exhuma le procès du soldat Louis Till (le père du jeune garçon), jugé en cour martiale et pendu pendant la Seconde Guerre mondiale pour avoir prétendument violé deux Italiennes et abattu une autre. Le père et le fils ont été « condamnés à mort pour avoir été de la mauvaise couleur, mauvais endroit, mauvais moment. *Mauvaise couleur, mauvais endroit, mauvais moment*, un mantra. Crime qui au fil de l'histoire de notre pays a transformé d'innombrables innocents noirs en coupables. » L'auteur qui a grandi à Homewood, le quartier noir de Pittsburgh en Pennsylvanie, peut témoigner des difficultés rencontrées par les Afro-Américains défavorisés pour échapper à la délinquance, à la drogue, à la prison ou à une mort prématurée. Tissant entre eux compte rendu partial du procès de Louis Till fourni par les archives de Virginie, pèlerinage sur sa tombe au cimetière militaire Oise-Aisne et sur celles de sa famille paternelle en Caroline du Sud, passages autobiographiques, faits réels et imaginaires, John Edgar Wideman n'en finit pas de traquer les affres d'un pays gangréné par le racisme, la violence et l'injustice. Il est devenu un professeur d'université respecté et il est considéré comme l'un des écrivains américains les plus importants, d'autres, parmi ses proches, n'ont pas eu cette chance. « Je travaille pour un fils et un frère incarcérés. Ils sont enfermés à l'intérieur de moi, je suis emprisonné avec eux dans les moindres instants où je me débats avec le dossier Till. » Éd. Gallimard, Du monde entier, 226 p., 20 €. *Élisabeth Miso*

Biographies



Dominique Bona, *Je suis fou de toi, Le grand amour de Paul Valéry*.

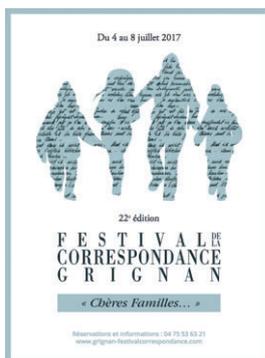
L'existence de Paul Valéry (1871-1945) – il a déjà soixante-six ans, époux et père serein de trois enfants, écrivain, poète, fou de travail, épris d'harmonie – est définitivement bouleversée, lorsqu'il rencontre Jeanne Voilier, dans un salon. Une femme a déjà largement contribué à faire vaciller ses certitudes, la célèbre poétesse Catherine Pozzi, mais son tempérament volcanique, exclusif aura raison de leur amour. La rencontre de Jeanne, diamant et brut, a provoqué en lui un choc amoureux tel qu'il ne pourra

jamais le maîtriser ; elle a trente-cinq ans, est avocate et éditrice, libre, et elle aussi, suscite des passions. Il est absorbé tout entier par son nouvel amour, leur « accord exceptionnel », vécu néanmoins dans ce climat très sombre de la Seconde Guerre mondiale. Éblouissement, bonheur, fusion, passion, vénération pour lui, tendresse inaccoutumée pour elle – « Je suis seule et je t'aime », lui écrit-elle, à la fin de cette année 1939. Pourtant tu m'aimes et je ne devrais pas me sentir seule et je t'aime, je ne devrais pas souffrir ». Un peu plus tôt, un 29 août 1938, à son bel amour, tant faite pour la joie et les plaisirs, il écrivait, tourmenté par la situation de la France ; « Oh ! ma chérie, je t'ennuie de mes lourdes pensées. Mais songe que je ne parle à personne que du bout des lèvres. » Il finira par mourir, brisé, parce qu'elle l'abandonnera cinq ans plus tard, pour tomber amoureuse de l'éditeur Robert Denoël... C'est l'histoire d'un couple hors du commun, une histoire de conquête du cœur sur la raison, au charme aussi mystérieux qu'improbable de deux personnalités aussi attachantes l'une que l'autre... Le ton est donné ; littéraire, poétique, romanesque, érudit parce que riche de citations, d'extraits de lettres, de journal, et somptueux pour toutes ces raisons qui font que la lecture d'un récit nous emporte jusqu'à sa fin... Éd. Le Livre de poche, 348 p., 7,30 €. (Éd. Grasset, 2014) *Corinne Amar*

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals



Le Festival de la Correspondance, Grignan, 22ème édition Du 4 au 8 juillet Thème « Chères familles... »

Quelques rencontres littéraires soutenues par la Fondation d'Entreprise La Poste :

Le mercredi 5 juillet

- rencontre littéraire animée par Judith Sibony avec Marie-Bénédicte DIETHELM qui a reçu le PRIX SÉVIGNÉ 2016 pour l'édition de *Alexandre de Humboldt, Lettres à Claire de Duras 1814-1828*, éd Manucius, 2016.

(Lire FloriLettres n°182 sur Alexandre de Humboldt avec une interview de Marie-Bénédicte Diethelm : <http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-n182-alexander-de-humboldt-et-claire-de-duras-lettres/>)

Le vendredi 7 juillet

- rencontre littéraire animée par Catherine Pont-Humbert avec Anne-Emmanuelle ROBICQUET, traductrice, autour de Maya ANGELOU, *Lettre à ma fille*, Notabilia, 2016.

(Lire l'article d'Élisabeth Miso sur *Lettre à ma fille* de Maya Angelou dans FloriLettres, oct. 2016 : <http://www.fondationlaposte.org/florilettre/dernieres-parutions/dernieres-parutions-octobre-2016/>)

Le samedi 8 juillet

- rencontre littéraire animée par Catherine Pont-Humbert avec Thierry GILLYBŒUF qui a traduit les *Lettres inédites et délicieuses* de Kipling à *ses enfants*, Arléa, 2017...

(Lire FloriLettres n°183 sur Kipling, avec une interview de Thierry Gyllibœuf : <http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-n183-rudyard-kipling-lettres-a-ses-enfants/>)

- « Éditer une correspondance » : rencontre littéraire animée par Catherine Pont-Humbert, avec Emmanuelle et Thierry BOIZET, pour les éditions FINITUDE. Emmanuelle & Thierry Boizet ont créé les éditions Finitude voici une quinzaine d'années, à Bordeaux. Depuis, ils ont édité 150 livres, un catalogue littéraire qui mêle auteurs confirmés et jeunes écrivains, littérature française et étrangère, fiction et documents littéraires. Ils ont publié de nombreuses correspondances : Georges Perros, HD Thoreau, Henry Miller, Jane Austen ou Jack London.

Le programme du festival :

<http://www.grignan-festivalcorrespondance.com/img/pdf/Planning-2017.pdf>

Site du festival de Grignan : <http://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

Prix Littéraires

Prix « Envoyé par la Poste » 2017 Sélection du jury

La liste des nominés pour le Prix « Envoyé par la Poste » a été dévoilée au Marathon des Mots à Toulouse (22-27 juin).

Créé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier.

Ce Prix s'inscrit dans une logique de soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis 20 ans : partenaire du Prix Wepler Fondation La Poste, du Prix Sévigné et du Prix Clara, elle





a créé en 2015 le Prix des postiers écrivains et ce nouvel événement qui ouvre chaque année la saison des prix littéraires. Le lauréat recevra 2500 €, son livre sera recommandé notamment auprès des 500 000 postiers actifs et retraités et La Poste passera commande de 600 exemplaires à l'éditeur.

Ouvrages sélectionnés en 2017 :

Jean-Baptiste Andrea, *Ma reine* (éd. L'Iconoclaste)

Emmanuel Brault, *Les Peaux rouges* (éd. Grasset)

Emmanuelle Favier, *Le courage qu'il faut aux rivières* (éd. Albin Michel)

Catherine Gucher, *Transcolorado* (éd. Gaïa éditions)

Yves Revert, *Carlos et Budd, ovation et silence* (éd. Verdier)

Thierry Soulard, *Qui es-tu Yann Andrea ?* (éd. des Busclats)

Membres du jury :

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur de France en Tunisie, Président du jury
Dominique Blanchecotte, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste
Marie-Laure Delorme, Journaliste JDD

Serge Joncour, Écrivain

Marie Lloberes, Directrice de La Poste Conseil

Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur adjoint de la rédaction du Point

Thierry Froger, Enseignant, Écrivain (lauréat du 2ème Prix « Envoyé par La Poste »).

Prix d'écriture de la Fondation Zellidja Cérémonie le 27 juin 2017

Isabelle AUTISSIER, Navigatrice, écrivaine et Présidente de WWF est Marraine de la promotion 2017.

Alice BAUDE est la lauréate du prix d'écriture de la Fondation Zellidja.



« Le prix de l'écriture est attribué à une véritable artiste qui fait appel aussi bien aux pinceaux pour saisir l'essence d'un paysage irlandais, qu'un stylo pour décrire ses sentiments intérieurs. »

Alice Baude est née le 14 mars 1995.

2015 : premier voyage initiatique en vélo, dédié à la contemplation poétique des paysages irlandais,

2016 : deuxième périple à la quête du silence dans les hauteurs népalaises.
« Mon sujet d'étude, le silence, c'est à dire l'absence, le vide, est aussi le point de départ d'une réflexion artistique : c'est le langage de l'âme et non le langage des mots »

La Fondation Zellidja a pour objectif de donner aux jeunes l'opportunité de compléter leur formation scolaire par le développement de leur esprit d'initiative et d'engager leur responsabilité dans le cadre de choix et décisions individuels. Elle attribue des bourses pour permettre à des jeunes d'effectuer un voyage d'étude sur le thème de leur choix. Le candidat boursier s'engage à rédiger le résultat de l'étude, un journal de route et un carnet de compte...

La Fondation d'entreprise La Poste contribue notamment à la dotation du prix d'écriture remis au lauréat du meilleur rapport sélectionné pour ses qualités d'écriture.

Jean-Jacques WALTER, Président de la Fondation Zellidja

Marion ROBERT, Présidente de l'Association

Bruno BOURG-BROC, Délégué Général Exécutif de la Fondation Zellidja

<http://www.zellidja.com/evenement/ceremonie-zellidja-2017SPECTACLES>

Spectacles

Retour sur la cérémonie de clôture du Plaisir d'écrire 2017 le vendredi 16 juin CRAPT CARRLI



Tous les participants au Plaisir d'écrire 2017, 421 écrivains apprenant la langue française ou (re)découvrant le plaisir d'écrire au sein de 46 structures, les acteurs de terrains, formateurs et intervenants, les membres du comité de lecture, les différents financeurs et partenaires du projet, étaient conviés à la cérémonie de clôture qui s'est déroulée le vendredi 16 juin après-midi dans l'espace culturel « Les Tanzmatten » à Sélestat.

Au cours du spectacle, les 26 textes « coup de cœur » ont été mis en voix et mis en scène par Grégory Baiotto et des musiciens de la Compagnie Koult'hourra, ainsi que par une partie de leurs auteurs.

L'ensemble des textes du Plaisir d'écrire 2017 a été édité dans un recueil et distribué à l'issue de la cérémonie.

Ce recueil rassemble 391 textes. Il ne saurait exister sans la contribution des formateurs, animateurs d'ateliers, éducateurs et autres passeurs de mots qui, convaincus de

l'importance de l'écrit et soucieux de la parole d'autrui, ont accompagné la rédaction de ces textes.

L'ouvrage est édité avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

Télécharger la version PDF du recueil Plaisir d'écrire 2017 :

http://www.crapt-carrli.gip-fcip-alsace.fr/images/plaisir_ecrire/ae_2017/plaisir_d_ecrire_2017.pdf

Autres manifestations

Expositions

Écrire pour survivre le courrier dans les camps de Beaune-la-Rolande et de Pithiviers Du 25 juin au 15 octobre 2017, Orléans

Pour ceux, Juifs français et étrangers, qui furent internés entre 1941 et 1943 dans les camps de Beaune-la-Rolande et Pithiviers avant leur déportation à Auschwitz, les lettres maintiennent le lien familial qui leur est essentiel pour survivre. Pour nous, elles restent un témoignage irremplaçable de ce que ces hommes et ces femmes, parfois même des enfants, vécurent là, de leur vie quotidienne, de leurs espoirs et découragements, de l'angoisse pour leurs familles désormais seules devant les persécutions quotidiennes. Elles sont aussi pour l'historien une source d'information essentielle sur l'organisation de ces camps et la vie de ceux qui y ont été internés. Enfin, pour le philatéliste, elles apportent de précieux renseignements sur les inscriptions et tampons divers (censure...) figurant sur les enveloppes et les cartes inter-zones.

Exposition conçue par l'association philatélique du Loiret et le Cercil-Musée Mémorial des enfants du Vel d'Hiv.

Mercredi 28 juin à 16h30, Paris, café des Psaumes

Rencontre avec Jacques WENIG autour des lettres écrites à sa mère par son père, déporté le 28 juin 1942 depuis Beaune-la-Rolande

CERCIL - MUSÉE MÉMORIAL DES ENFANTS DU VEL D'HIV

45 rue du Bourdon-Blanc - Orléans - 02 38 42 03 91

Du mardi au dimanche de 14h à 18h. Mardi nocturne jusqu'à 20h.

Fermé le lundi et le samedi. Pour les groupes tous les jours sur rendez-vous

<http://www.cercil.fr/>





AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org